

DOSSIER

Ne dites pas à ma mère
que j'écris des polars...

BON-À-TIRER

L'argent et la culture

PETIT RÉCIT POUR DÉBUTANTS

Sous toutes réserves :
Fiction... ou réalité ?

L'AUTRE SOLITUDE

Le Canada au pilori

ENTRETIENS ENCHAÎNÉS

Fernand Bellehumeur
Élizabeth Carle

ÉCRIRE SOUS INFLUENCES

Donald Alarie



L'Unique

LE JOURNAL DE L'UNION DES ÉCRIVAINES ET DES ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS

Volume 10

Numéro 3 Septembre 2008

Enfants cherchent auteurs...

... **PAR L'INTERMÉDIAIRE, BIEN SÛR**, de quelques adultes du Centre des auteurs dramatiques (CEAD), de la Maison-Théâtre et de l'Option-théâtre du collègue Lionel-Groulx qui lancent un appel de candidatures pour la sixième édition du concours *Le théâtre jeune public et la relève*. Et pourquoi voudrait-on écrire du théâtre pour enfants ? « Il y a d'excellentes raisons à cela, affirme Alain Grégoire, directeur général de la Maison-Théâtre. D'abord, parce que les enfants forment un public dont la réaction est immédiate. Elle ne passe pas par le filtre de la politesse. Les enfants aiment : ils écoutent ; ils ne sont pas séduits : ils n'écoutent pas, ils s'agitent. On sent tout de suite la rupture

----- SUITE À LA PAGE 16





LE POIDS DE NOS MOTS

Combien pèsent aujourd'hui les mots des écrivains et des écrivaines d'ici? La question m'est venue à l'esprit dans la foulée de tout ce débat autour du financement public de la culture au Canada, lancé à la suite de la suppression d'une douzaine de programmes fédéraux de soutien à l'industrie culturelle par le gouvernement conservateur de Stephen Harper.

Parmi les voix qui se sont élevées dans le milieu des arts et des lettres pour dénoncer ce nouvel attentat à notre santé culturelle collective, il y a eu celle de Gilles Vigneault, poète, auteur, compositeur, interprète et véritable monument national. Vigneault n'a pas mâché ses mots: il a traité Harper de dictateur, a qualifié l'électorat conservateur au Québec d'inculte et a mis en garde ses concitoyens et concitoyennes contre ce qu'il voyait comme une stratégie ayant pour but la disparition à long terme de la culture franco-québécoise.

Il fut un temps où toute déclaration issue de la bouche du grand Vigneault avait des échos retentissants et un poids considérable dans la balance de l'opinion publique. Or, à la réaction de M. et Mme Toulemonde, je constate avec un brin d'atterrement que la voix de Vigneault n'a plus la portée d'autrefois. Comme celles de tous les autres artistes intervenus sur cette question du financement de la culture, les Robert Lepage, Raymond Legault, Vincent Graton et autres, les déclarations de Vigneault ont été accueillies avec un mélange d'agacement et d'irritation par la population, du moins la partie de celle-ci qui écrit aux journaux et prend la parole dans les tribunes radiophoniques. D'une manière générale, au Québec, on en a marre de ces parasites de la société qui viennent se plaindre de la diminution de l'aumône qui leur est si généreusement octroyée par les gouvernements.

Il n'y a pas à dire: en ce début de campagne électorale fédérale, Stephen Harper semble bien avoir gagné son pari cynique en misant sur l'apparente indifférence de M. et Mme Toulemonde à la culture et à ses artisans, voire à l'anti-intellectualisme ambiant, alimenté par de nombreux tribuns de la radio de droite. Et ainsi que l'ont fait remarquer bien des éditorialistes, bien des chroniqueurs et des chroniqueuses d'humeur et d'opinion de la presse écrite, les plus articulés (Marie-France Bazzo) comme les plus stupidement démagogues (Richard Martineau), la parole des artistes n'émeut guère plus le peuple, un brin écœuré de ne nous voir défilier dans la rue que lorsque notre portefeuille est touché.

Si l'image de l'écrivain et de l'artiste enfermé dans sa tour d'ivoire, peut-être narcissique totalement déconnecté de la *vraie vie* et du *vrai monde* a la couenne aussi dure, nous devons en accepter notre part de blâme. Car il est vrai que nous, les écrivains et les écrivaines surtout, nous sommes laissés progressivement bâillonner sur tout sujet qui ne concerne pas directement la promotion de nos œuvres. À part quelques exceptions (les Jacques Godbout, Hélène Pedneault, Gil Courtemanche, Marie Laberge et trop peu d'autres), nous nous sommes trop souvent tenus cois sur la politique, l'environnement et même la faillite de notre système éducatif – des sujets qui nous touchent au moins autant que la moyenne des ours.

A contrario du vieil adage, le silence n'est pas toujours d'or. Dans ce cas précis, il a fini par nous nuire. Vous me direz qu'on nous a progressivement coupé l'accès à bien des tribunes. Je vous répondrai qu'il revient à nous de les prendre d'assaut, ces tribunes, individuellement et collectivement. De redonner à nos mots le poids et la substance qui doivent être les leurs.

Des chiffres et des choix

Les chiffres d'abord (qui reflètent des choix) : vous les reconnaîtrez

- 96 milliards \$** sur 20 ans pour de nouvelles dépenses militaires,
- 43 millions \$** sur 2 ans pour le CST, une agence qui dépend du ministère de la Défense et se spécialise dans l'espionnage électronique et le cryptage des communications,
- 25 millions \$** pour les festivités qui se dérouleront dans les 350 collectivités qui accueilleront la flamme olympique,
- une augmentation** (à ce jour) de 3 fois et demie les dépenses prévues au plan budgétaire de 2008,
- une baisse** de la réduction de la dette qui passe de 10,2 milliards \$ en 2007-2008, à 2,3 milliards \$ en 2008-2009 et à 1,3 milliard \$ en 2009-2010,
- 8,8 milliards \$** pour 293 annonces préélectorales (selon la Fédération canadienne des contribuables),
- 3,5 millions \$** pour des élections partielles qui n'ont pas eu lieu.
- 60 millions \$** retirés aux artistes

Des choix

À faire le 14 (octobre), un petit **X** à l'endroit de votre choix, sachant que ce petit **X** est aussi un multiplicateur d'élus dont nous disposons pour soustraire des lieux du pouvoir ceux qui additionnent à l'égard des artistes les marques de mépris.

► Danièle Simpson



► Stanley Péan



NE DITES PAS À MA MÈRE QUE J'ÉCRIS DES POLARS, ELLE PENSE QUE JE SUIS ÉCRIVAIN

par François Jobin



ans leur *Histoire de la littérature québécoise*, Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge consacrent une page et demie sur 700 aux littératures dites de *genre*. Et, ajoute Jean

Petitgrew, patron des éditions Alire, « on y relève huit erreurs de base. »

À l'université, on parle plutôt de paralittérature, un euphémisme qui recouvre la science-fiction, le fantastique, le roman sentimental, le roman historique et, bien sûr, le roman policier. Si le mot est élégant, il n'en signifie pas moins « littérature de gare ».

C'est dire qu'en dépit de ses succès spectaculaires (ou peut-être à cause d'eux), le roman policier n'a pas bonne presse auprès de *l'élite intellectuelle*.

Le préjugé est surtout tenace dans les pays francophones où l'on semble croire que le polar est à la littérature ce que le trapèze volant est à la danse. L'intellectuel aurait-il remplacé dans l'Hexagone le noble d'avant 89? De cette classe supposément disparue, plusieurs lettrés ont conservé le sens de la hiérarchie, la certitude d'une supériorité indiscutable et une complaisance bon enfant à l'égard des masses laborieuses qui, c'est bien connu, ont tellement de mal à dissimuler leurs origines vulgaires, on n'a qu'à regarder ce qu'elles lisent.

Ce mépris pour le bon peuple semble plus discret chez les anglo-saxons, du moins en matière de lettres. Au contraire du français qui réserve le mot *écrivain* à une catégorie bien spécifique d'auteurs, l'anglais préfère *writer* qui s'applique à quiconque écrit : scénariste de film, rédacteur publicitaire, romancier, etc. Pour accéder au rang d'écrivain, les auteurs francophones doivent passer l'épreuve du temps, surtout s'ils font dans les *genres*. De leur vivant, le gratin ne prisait guère Balzac ou Zola dont les romans jugés trop crus paraissaient en feuilletons dans les journaux.

« Aujourd'hui, Balzac écrirait des polars, soutient Jean Petitgrew, c'est le nouveau roman social. » Chrystine Brouillet renchérit : « Le polar est un témoin de notre époque. Il donne le pouls de notre société. » Et elle ajoute, un peu perverse : « On a oublié beaucoup de prix Goncourt, mais on se souvient de Simenon. »

Un archéologue qui dans deux cents ans tombera sur les œuvres de ce dernier disposera sans doute d'indices suffisants pour imaginer la société française d'après-guerre.

Tous les polars n'ont pas cette envergure et tous les auteurs ne possèdent pas le talent de Simenon. Au Québec, on se rappellera, non sans sourire, les exploits d'Albert Brien, l'as détective canadien-français, ceux du Domino Noir, de La Belle Française ou du célèbre X-13, dont les auteurs se sont heureusement

pseudonymisés (Yves Thériault a avoué avoir commis quelques-uns de ces romans qui tiraient quand même à trente mille exemplaires... par semaine).

Pour Denis Côté, un auteur jeunesse qui flirte à l'occasion avec le polar, le temps des romans à 5 cennes mal ficelés et rédigés à la va vite est révolu. À quelques exceptions près, les polars soignent l'écriture tout autant que l'intrigue. Barcelo, Guy Côté ou Brouillet chez nous, Vargas, Benaquista et Pennac outre-frontière, accordent autant d'importance au récit qu'au style.

Doit-on y voir l'influence de la télévision? Peut-être affirme Côté. Comme celle-ci carbure de plus en plus à l'intrigue policière, elle pousse le romancier à séduire son lecteur autrement : P.D. James, Vargas, Mankell, Montalban, Brouillet inventent donc des univers réalistes que sillonnent leurs héros : Dagliesh, Adamsberg, Wallander, Pepe Carvalho ou Maud Graham. Cela donne, au-delà de l'intrigue, des études de mœurs et des portraits « extrêmes ». Le mot est de Pettigrew.

Le succès croissant du roman policier (*Millennium* aurait vendu 30 millions d'exemplaires avant même que la version anglaise ne paraisse) va-t-il redéfinir le paradigme des genres littéraires, voire de la littérature elle-même? Pour Jean Petitgrew, c'est en partie chose faite. Au Québec, polar n'égale plus médiocrité. Denis Côté constate pour sa part que les genres tendent à se rejoindre; Houellebecq, Eco, Yasmina Kadra, par exemple, n'ont pas hésité à puiser dans la boîte à outils du polar.

La domination culturelle du monde anglophone et l'alphabétisation de plus en plus importante sont aussi des facteurs qui risquent d'influencer notre conception de la littérature. N'existe-t-il pas déjà une bibliothèque virtuelle universelle à laquelle appartiennent Homère, Virgile, Dante, Goethe et autres Shakespeare auxquels s'ajouteront d'autres auteurs sans égard au genre qu'ils pratiquent? Le jour approche où nul ne contestera plus la place de la littérature policière au sein de la littérature générale, *whatever that means*.



Illustration: France Tardif

CHRONIQUE DU BAS-DU-FLEUVE

Par Renaud Longchamps



S

ur la route de Rimouski, je m'arrête au manoir de Trois-Pistoles, grande maison habitée par les mots souverains, peuplée de douze chats chatonnants, de deux grands chiens blancs étendus sur le flanc, et d'un être à l'art étrange assis au bout d'une table de pommier.

Nous discutons sans nous nommer, car nous savons le pays. Nous échangeons sans sonner la charge, car les mondialistes n'ont rien à nous dire. Le pays fait dur. Il a mal à sa culture. Des missionnaires l'ont depuis longtemps étranglé dans son étrangeté. Des fonctionnaires de l'imaginaire l'ont manipulé avant de verser dans de grands cahiers jamais déchiffrés. Des touristes l'ont traversé pour n'y laisser que des traces de graisse dans le paysage. Et le pays, tous les pauvres gens l'habitent à l'année, par nécessité.

Quand même, certains écrivains le vivent, le pays. Jusqu'à en perdre la raison. Mais ils ne sont pas souverains parce qu'on ne les voit pas. On ne les voit pas parce qu'on n'en a que pour les vedettes des villes.

Tandis que l'être à l'art étrange tire sur sa pipe, je tire de mon portuna un texte préparé pour le comité Trans-Québec. L'être à l'art étrange disparaît alors derrière un écran de fumée. Un silence rural s'installe. À cet instant, seul le ronronnement des douze chats chatonnants trouble l'air lourd de la pièce.

Puis, le temps se tait et redevient oraculaire. Je lis à haute voix : « À la lecture de vos synthèses d'activités, nous pouvons dire que ça bouge dans les pays québécois. Les écrivains y animent la vie en mots savoureux, propres à l'émerveillement et à l'enchantement du monde.

« Ici, il faut rendre hommage à vous tous qui vivez les territoires. Pourquoi? Parce que la métropole affiche ses couleurs, sa force, sa vitalité. Parce que, face à la métropole, la lutte est inégale. Pourquoi, encore? Tout simplement parce que nos impôts reviennent peu dans nos pays, de plus en plus désertés des sourires de nos enfants. Bref, nous payons nos impôts, mais nous ne recevons plus de fleurs, seulement des pots. Et fêlés à part ça.

« Voilà pourquoi nous appuyons le financement par les deniers publics des activités littéraires en région. Pour que partout au Québec s'épanouisse la vie intellectuelle. Pour que les régions ajoutent ses couleurs à celles de la métropole. Pour que, dans une saine émulation, il retrouve la fierté qui l'animait autrefois, à l'époque où les Québécois partageaient la vision commune d'un pays à faire.

« Ne soyons pas fatalistes. Reven-diquons haut et fort notre appartenance à tous les pays québécois. Que les rats des champs



réclament enfin leur butin. Bougeons, voyageons dans tous les pays québécois, pays trop souvent ignorés mais loin d'être peuplés d'ignorants.

« Quand on aime son pays, on l'habite. Moi, j'habite à quelques mètres de la maison où j'ai commis mes premiers poèmes. Voilà le respect que j'ai pour les créateurs qui pratiquent la véritable écologie, celle du cœur, celle de nos origines, celle à jamais plantée au cœur de nos origines ».

Alors l'être à l'art étrange dépose sa pipe sur la table de pommier. Je ne devine pas ses pensées, car il n'y a rien à deviner quand on est complice d'un pays à faire contre la médiocrité inspirée. Pour une rare fois, nous gardons le silence. Le crépuscule approche. Bientôt, je serai à Rimouski, sur le quai, en train de palabrer face à la mer étale, face aux hérons immobiles et patients.



UNEQ

Union des écrivaines et des écrivains québécois

Conseil d'administration

Stanley Péan, président
Danièle Simpson, vice-présidente
Sylvain Campeau, secrétaire-trésorier
Renaud Longchamps, administrateur représentant des régions
Nadia Ghalem, administratrice
François Jobin, administrateur
Sylvain Meunier, administrateur

Comité de rédaction

Danièle Simpson, rédactrice en chef
Sylvain Campeau, Isabelle Forest, Isabelle Gaumont, François Jobin, Véronique Marcotte, Denise Pelletier, Bernard Pozier

Conception graphique

France Tardif

Maison des écrivains

3492, avenue Laval, Montréal (Québec) H2X 3C8
Téléphone : 514 849-8540
Télécopieur : 514 849-6239
ecrivez@uneq.qc.ca

www.uneq.qc.ca

www.litterature.org

La parution d'une annonce dans notre bulletin ou l'insertion d'une publicité dans un envoi de *L'Unique* ne signifie pas que l'Union endosse ces produits ou services.

Dépôt légal : 3^e trimestre 2008



L'ARGENT ET LA CULTURE

Dans un presque pays où une Céline Dion, qui n'a pas terminé son secondaire deux, reçoit un doctorat honoris causa de l'université Laval et où cette même chanteuse peut décider de donner soudain dans l'opéra avec l'Orchestre symphonique de Montréal, que peut-on attendre de la culture? Rien sans doute, surtout lorsque des décisions importantes financièrement dépendent d'un autre pays dont on doit faire partie!

Ainsi le gouvernement fédéral de monsieur Harper a-t-il décidé, depuis le printemps, de compressions budgétaires de plus de 50 millions \$ dans le secteur de la promotion culturelle canadienne à l'étranger ainsi que dans celui de la formation (principalement du côté des nouveaux médias). Non seulement ce gouvernement croit que la diffusion de la culture n'a pas trop d'importance, mais il en aurait également assez de subventionner des marginaux et leurs idées contestataires. L'argent, paraît-il, serait plus rentable voué à la promenade internationale de la flamme olympique des Jeux de Vancouver 2010. Pourtant, la culture, au Canada, avec ses effets indirects, représente 7,4 % du PIB, selon le *Conference Board*, qui ajoute que

1,1 million de personnes doivent leur emploi à la culture et que les exportations en la matière valent 5 milliards de dollars.

Bien sûr, ce genre de paradoxe nous est familier, et le milieu artistique n'en est pas à ses premières manifestations contre des politiques aveugles à divers niveaux. Cette fois-ci, des rassemblements contre les coupes dans le domaine des arts et de la culture ont eu lieu à Montréal, le 27 août, et à Québec, le 3 septembre. Ce qui frappe cependant l'intelligence de plein fouet, c'est que, au même moment, on annonce non seulement des élections probables, mais aussi un bond phénoménal du soi-disant taux de popularité du premier ministre Stephen Harper et des intentions de vote à l'égard de son parti, même et surtout au Québec. Le même jour, 27 août, on lit, dans le seul journal *La Presse*, à la fois: « Compressions dans la culture, De nouvelles voix aux protestations... » (Arts, p. 6); « La culture, véritable poids économique... » (Arts, p. 1) et « Harper fait un bond... » (à la une). On peut sérieusement s'interroger, non seulement sur la logique du gouvernement et sur celle du journal, mais encore se demander comment les médias peuvent s'abreuver de tels sondages et décider de diffuser des chiffres si peu possibles?

Pourtant, la culture, au Canada, avec ses effets indirects, représente 7,4% du PIB, selon le *Conference Board*, qui ajoute que 1,1 million de personnes doivent leur emploi à la culture (...)

UN REER COLLECTIF POUR TOUT LE MILIEU CULTUREL

Stephen Harper n'aura de cesse que quand il aura mis tous les artistes en retraite prématurée. Aussi serait-il bon que les écrivains prennent les mesures nécessaires pour s'assurer une retraite un tant soit peu confortable. Or, l'UNEQ a justement travaillé avec la Caisse de la culture à la mise sur pied d'un REER collectif pour l'ensemble du milieu culturel. Dans le but d'en faire bénéficier ses membres, l'UNEQ a fait amender le REER collectif de ses employés pour l'intégrer à ce REER collectif de la culture.

À L'UNEQ

Le tout fait suite à un sondage effectué en février 2007 pour le compte du ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine auprès d'artistes de diverses associations. Ledit coup de sonde portait sur divers régimes de protection personnelle (régime de retraite et assurance collective). Dans une proportion de 65 %, les artistes avaient alors déclaré leur intérêt pour un régime de retraite. Les parties impliquées, en ce qui nous concerne, seront l'UNEQ, la Caisse de la culture et la Fiducie Desjardins. En résultera un REER collectif bénéficiant d'un rabais sur les frais de gestion et d'une bonification du taux du marché d'au moins 0,5 % sur les placements à terme. Mais il sera aussi possible de répartir les

investissements de ce REER dans les différents Fonds Desjardins offerts, fonds mutuels et autres solutions de placement. Tout comme dans les REER conventionnels, les cotisations versées pourront être converties pour participer au RAP (programme d'accèsion à la propriété), de même qu'au REEP (régime d'encouragement à l'éducation permanente). Toutes les sommes versées seront déductibles d'impôt. Les cotisations pourront être faites ponctuellement ou par versements préautorisés et il sera possible d'y transférer son REER conventionnel et d'effectuer des cotisations au REER pour le bénéfice du conjoint.

Qui seront les bénéficiaires potentiels de ce régime? Les membres en règle de l'UNEQ, ses employés et ses employés retraités. Toute participation est évidemment facultative. N'hésitez pas à communiquer avec la Caisse de la Culture au 514-Culture (285-8873) pour en connaître davantage.

Pour profiter de ce programme, il faut évidemment, aussi longtemps que faire se peut, rester membre de l'UNEQ¹.

► Sylvain Campeau
Membre à vie de l'UNEQ

1. Si l'écrivain n'est plus admissible, les sommes qu'il a accumulées seront transférées dans le « Regroupement de REER collectif ».



CENTRE-DU-QUÉBEC

► Denys Bergeron

L'écrivain Louis Caron vient d'être nommé chevalier de l'Ordre national du Québec. Il s'est vu remettre sa décoration des mains du premier ministre Jean Charest, le 18 juin dernier. Résident de Nicolet, le romancier est le second créateur centricois à recevoir cet honneur. Tant par la qualité de son œuvre littéraire que par son engagement, Louis Caron est une fierté et un modèle inspirant pour la région Centre-du-Québec et l'ensemble des Québécois.

Louky Bersianik sera l'invitée toute spéciale le mercredi 17 septembre 2008, à 19 h 30, à la bibliothèque Côte Saint-Germain de Drummondville. Elle y présentera des extraits de ses œuvres puisés principalement dans son dernier livre *L'Archéologie du futur*.

La MRC de Drummond lance son Programme d'animation dans les bibliothèques municipales. Le 9 juin dernier, la MRC annonçait en grandes pompes la mise en œuvre d'un important programme touchant les 14 bibliothèques municipales de son territoire. Il consistera en des activités d'animation dans chacune des bibliothèques publiques. L'initiative renforcera le rôle des bibliothèques qui représentent la principale ressource à vocation culturelle dans les municipalités locales. Un investissement global de 75 000 \$ est prévu pour la réalisation du programme.

La gloriette dans le parc municipal du village de Bécancour est un immense *gazebo* pouvant accueillir une cinquantaine de personnes aux abords de la rivière. Son retrait de la rue favorise malheureusement le vandalisme, les feux, des graffitis... La travailleuse communautaire a conçu un projet de rencontre à la gloriette sur le thème du loup-garou. Ce serait à la brunante. Il y aurait des chandelles et des lumières tamisées. Les adolescents et les jeunes adultes seraient invités à découvrir des auteurs de la région et à se procurer leurs livres.

Les Confessions. Les expériences vécues lors de pratiques religieuses seront oubliées d'ici quelque temps. Pour la deuxième année, *Les Confessions* permet aux gens désireux de léguer cette connaissance de raconter des récits, des anecdotes, des faits vécus qui ont marqué leur vie. Par le biais de *La Route des Clochers* de la MRC, des confessionnaux sont accessibles certains jours de la semaine. Les informations recueillies seront colligées, conservées et diffusées ultérieurement dans une publication.



Photo : France Tardif

MONTÉRÉGIE

► Anne-Marie Aubin

Nouveau c.a. à l'Association des auteurs de la Montérégie

À la suite des élections de l'assemblée générale annuelle qui s'est tenue le 1^{er} juin dernier, de nouvelles personnes font maintenant partie du conseil d'administration.

Sylvain Meunier, président, est assisté de Mario Hart, trésorier, Anne-Marie Aubin,

De gauche à droite Julie Royer, Maryse Choinière, Lucy Pagé, Sylvain Meunier, Marie-Paule Villeneuve, Michel Barrett, Anne-Marie Aubin et Mario Hart.



vice-présidente, Julie Royer, secrétaire, Maryse Choinière, Marie-Paule Villeneuve et Lucy Pagé, administratrices, ainsi que de Michel Barrett, représentant des membres partenaires. Réjane Michaud-Huot demeure directrice générale et Martine Richard, rédactrice en chef de la revue *J'écris en Montérégie*.

Nous remercions les administrateurs sortants : Ginette Dessureault, Maryse Pallascio et Émile Roberge.

Des changements au Festival

Afin de favoriser davantage de sous-régions de la grande Montérégie et de travailler toute l'année à animer et à faire connaître notre littérature et nos auteurs, l'Association des auteurs de la Montérégie a choisi de limiter

le temps du Festival du livre en Montérégie à deux semaines et d'organiser des événements dans divers endroits sur le territoire tout au long de l'année. Pour en savoir plus, consultez notre site internet : www.auteursmonteregie.com.

Changements aux grands prix du livre

Désormais, les prix suivants, chacun d'une valeur de 500 \$, seront décernés aux auteurs par différents jurys :

- Un *Grand Prix fiction adulte* ;
- Un *Prix Spécial du jury fiction adulte* (pour la qualité de l'écriture ou pour un remarquable premier roman ou pour la pertinence du sujet ou pour toute autre considération, au choix du jury) ;
- Un *Prix Fiction Jeunesse niveau secondaire* ;
- Un *Prix Fiction Jeunesse niveau primaire* ;
- Un *Prix Album Jeunesse* (partagé avec l'illustrateur) ;
- Un *Prix « Autre genre littéraire »* ;
- Le *Prix RINA-LASNIER de poésie*.

OUTAOUAIS

► Guy Jean

Mort des *Lundis de la poésie* et de *La Soirée de la poésie du salon du livre*

Le CALQ a retiré sa subvention (un maigre 9 000 \$) à l'Association des auteurs et auteures de l'Outaouais – 30 ans en 2009 (l'expression « qui fêtera » n'est certes pas de mise présentement) – pour ses projets mensuel et annuel de diffusion de la poésie : *Les Lundis* et *La Soirée au Salon du livre et l'Outaouais*.

Un bel exemple du sous-financement des associations régionales.



Photo : France Tardif

SOUS TOUTES RÉSERVES : FICTION... OU RÉALITÉ ?



Pour renforcer le sentiment de valeur dont devrait jouir chaque auteur, pour que les créateurs soient traités avec plus d'égards et de considération, j'aimerais vous raconter une histoire de droits d'auteur.

Il y a 30 ans, je m'assois à ma table de cuisine avec une machine à écrire pour raconter l'histoire de *Mona*. En

1979, chez Héritages, René Bonenfant lançait la collection « vis-à-vis » avec ce titre. Non seulement, à l'époque, ai-je payé la correctrice, mais je me rendais à mes frais aux entrevues à travers la province. Le livre se vendit à 12 000 exemplaires dès la première année. Quatre quotidiens le publièrent en feuillets. Plus d'un an après sa parution, j'ai dû m'adresser à l'éditeur pour toucher mes droits d'auteur.

Republié par Fleurus (France) et par Clarke & Irwing (en anglais), *Mona* me rapporte 3%. Héritages m'offre, deux ans plus tard, 6% sur la réédition en poche. L'éditeur n'a pourtant aucune dépense supplémentaire. J'insiste: pourquoi pas 10%? La réponse finale me laisse coite: « Vous pouvez obtenir 10% de zéro ou 6% de 10 000 exemplaires ». En 1985, *Je t'aime la vie* paraît chez Libre Expression, qui reprend également *Mona*. À partir de ces deux titres, paraît le film *Le Jardin d'Anna*, et une partie de mes droits sont partagés avec mon éditeur. Québec Loisir réunit les deux titres et me verse 2,5% pour les droits dérivés.

En 2002, à l'occasion de la sortie d'un autre récit, les éditions Québecor relancent tous mes titres et ciblent le marché européen. Deux années sont à peine passées que la maison d'édition m'offre de racheter les livres avant de les envoyer au pilon. Étrangement,

je les retrouve plus tard « pilonnés » chez Walmart à prix réduit. Aucun droit d'auteur ne me sera versé pour ces livres-là.

En 2005, Québecor sollicite une photo pour un magazine polonais. C'est ainsi que j'apprends que *Mona* sort en Pologne! Étonnée de ne pas avoir été informée auparavant, je m'adresse à mon éditeur. Il me répond: « Nous signons de nombreux contrats de traduction. Plusieurs ne se réalisent pas. Lorsqu'on reçoit l'argent, on vous avise. On a reçu le chèque des à-valoir, on va vous l'envoyer. » Tout en espérant qu'on publiera le deuxième tome, j'attends le rapport annuel. Pas de chèque de l'éditeur polonais dans l'enveloppe. L'éditeur québécois me renvoie à sa comptable qui me dit devoir étudier mon contrat d'abord. Plus tard, elle m'apprend qu'elle va m'expédier deux chèques. Et c'est ainsi que j'apprends que mon éditeur a aussi vendu la suite... sans m'informer. Un an après cette conversation, je trouve mes titres sur la liste des best-sellers polonais. Je cherche par tous les moyens à savoir combien de titres ont été vendus. Je contacte même un ambassadeur français en Pologne pour qu'il m'aide. En vain.

En décembre 2007, à la suite d'un atelier sur les droits d'auteurs à Sherbrooke, dont je sors regonflée, j'ose redemander pour la dixième fois mes droits d'auteur provenant de la Pologne. Je raconte à nouveau mon histoire à une secrétaire comptable, scandalisée par le traitement que je reçois. Finalement, mes chèques arrivent. Aucun rapport cependant. Je ne sais toujours pas combien d'exemplaires ont été imprimés et vendus.

Je doute qu'il s'agisse d'un cas unique au Québec. J'espère qu'à la lecture de cette histoire, tous les auteurs et auteures redresseront leurs épaules, fiers de leurs créations, convaincus qu'ils méritent d'être traités avec honnêteté et transparence pour devenir enfin de vrais partenaires du marché du livre québécois.

► Ginette Bureau

Êtes-vous au courant ?

■ Les sites de l'UNEQ (www.uneq.qc.ca) et l'Île (www.litterature.org) ont été réaménagés. Cette restructuration a été rendue possible grâce à une subvention du Conseil des arts du Canada. La compagnie Egzakt, de Trois-Rivières, a effectué ce travail de réorganisation et de création.

■ Deux fois par année, l'UNEQ recevra les membres qui auront adhéré au cours des six derniers mois. La première rencontre s'est tenue le 17 juin dernier, lors d'un 5 à 7 au salon Émile-Nelligan. Ces rencontres permettent aux nouveaux membres d'échanger entre eux, de rencontrer les membres

du CA, le personnel du Secrétariat et de visiter la Maison des écrivains.

■ Une archiviste, madame Simona Sofineti, a été engagée afin d'évaluer, de classer et de décrire les archives de l'UNEQ. Cela permettra de disposer des documents inutiles et de traiter les archives de valeur patrimoniale. Ainsi, l'UNEQ pourra décider si elle doit conserver son fonds documentaire ou le confier à BANQ.

■ Pour des informations concernant les résidences d'écrivains, consultez le *Guide des résidences d'écrivains en Europe* à la Maison des écrivains. Adressez-vous au secrétariat (ecrivez@uneq.qc.ca ou 514.849.8540 ou (sans frais) 1.888.849.8540).

DES NOUVELLES
DE LA RELÈVE

ET LE PUBLIC ?



Mercredi dernier, le 3 septembre, avait lieu à Québec une manifestation contre les coupes du gouvernement Harper dans le secteur culturel, annoncées quelque temps auparavant. Le rassemblement était prévu sur la Place Royale et quelques centaines de manifestants étaient au rendez-vous : artistes de cirque, danseurs, comédiens, artisans, artistes en arts visuels, cinéastes. Parmi eux, sous une chaleur exceptionnellement torride, j'écoutais les représentants de différentes associations ou regroupements livrer leur discours pour la plupart fort intéressants et révélateurs.

Tandis que le soleil, lourd, m'étourdissait et que la sueur me coulait sur les jambes, mes oreilles s'emplissaient de paroles engagées et mes yeux reconnaissaient dans la foule des visages familiers : des photographes, des peintres, des comédiens, des performeurs, des sculpteurs, des joailliers, des travailleurs culturels, quelques politiciens.

Tout à coup, j'entrevis, tout à fait seul, en retrait, un écrivain, affichant une pancarte sur laquelle était

écrit : *écrivain au bord de la faillite*. Je souris bien malgré moi en lisant ce pléonasmе. Puis, je restai perplexe de le voir si seul dans la foule. Ensuite, je constatai que la foule de créateurs et de travailleurs culturels manifestant était elle-même bien seule parmi les autres hommes et les autres femmes vaquant à dix mille autres occupations et ne se souciant peut-être que fort peu des ces coupes dans le financement de la culture.

Pourquoi, oui, n'y avait-il que des créateurs et des travailleurs culturels venus manifester contre la décision de Harper ? En d'autres mots, où était le public, les spectateurs, les lecteurs, les visiteurs de musées et de centres d'artistes ? Que doit-on comprendre de l'absence de ces gens lors de l'événement ? Qu'ils ne se sentent pas concernés ou bien qu'ils approuvent les coups de sabre dans les programmes gouvernementaux de soutien à la culture ? Je suis encore songeuse et me demande si la société tient réellement à la culture, à ses artistes, à ses auteurs et à ses artisans.

► Isabelle Forest

L'UNEQ À LA RÉUNION DES PARTENAIRES DE LYRIKLINE À BERLIN

Lyrikline.org, que nous présentait Sylvain Campeau dans le dernier numéro de *L'Unique* (juin 2008, p. 16), est un site de diffusion de poésie sur Internet, duquel l'UNEQ est devenue partenaire, afin de l'enrichir de poésie québécoise. La réunion des partenaires de *Lyrikline* a eu lieu le 5 juillet 2008, à l'*Akademie der Künste* (Académie des Arts) de Berlin, dans le cadre du Festival de poésie. L'objet de la réunion était la présentation du bilan de chacun des partenaires et une discussion au sujet de plusieurs enjeux concernant la gestion du site. La réunion s'est conclue avec la signature officielle de l'entente de partenariat entre l'UNEQ et *Literaturbrücke Berlin*, représenté par D^r Thomas Wohlfahrt.

J'ai profité de mon séjour à Berlin pour effectuer d'autres rencontres hors du festival, grâce à l'excellente collaboration de M^{me} Marie-Élisabeth Räkel, attachée culturelle du Bureau du Québec à Berlin. J'ai pu rencontrer M. Heinrich Bleicher-Nagelsmann, président de la *Verband deutscher Schriftsteller*, (l'Union des écrivains allemands), M. Thorsten Dönges du *Literarisches Colloquium Berlin*, un organisme de diffusion offrant des résidences d'écrivains, et M. Peter Klaus, professeur à la retraite de la *Freie Universität*

Berlin, spécialiste en littérature québécoise. L'objectif principal de ces rencontres était de jeter des ponts entre les écrivains québécois et ceux de l'Allemagne, et d'accroître le rayonnement de la littérature québécoise dans ce pays.

Espérons que cette courte mission ait pour conséquence non seulement le rayonnement de la poésie québécoise sur Internet, mais qu'elle soit aussi le point de départ de nombreux et fructueux échanges avec l'Allemagne, avec laquelle les écrivains québécois n'ont eu, jusqu'à maintenant, que très peu de contacts.

► André Racette¹

Chargé de projet et Responsable de la documentation (l'ÎLE)

1. Le voyage en Allemagne a été rendu possible grâce à la contribution financière du ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine.

LAVAL

► Claire Varin

La Société littéraire de Laval (SLL) poursuit ses rencontres d'auteurs en partenariat avec la librairie Raffin située sur l'île Jésus. L'association reçoit Yves Beauchemin, le 7 octobre, et met en valeur ses membres écrivains, le 2 décembre, par un lancement collectif de leurs ouvrages publiés en 2008, à l'occasion de la parution du numéro 78 de *Brèves littéraires*.

Trois membres de la SLL prennent part aux 5^{es} *Randonnées aléatoires de poésie*, du 1^{er} au 5 octobre, en offrant des recueils de poésie à 150 passants rencontrés au hasard de leurs déambulations dans la ville. Il s'agit de Patrick Coppens, d'Élizabeth Robert et de Danielle Shelton, en nomination cette année dans la catégorie Développement culturel des prix du Conseil de la culture, pour avoir réalisé, en collaboration avec la Fondation lavalloise des lettres (FLDL), « La poésie prend le bus à Laval » et un jumelage avec le métro de Bruxelles. Ville de Laval décerne ses prix à la Maison des arts le 13 novembre, soir où le poète Herménégilde Chiasson, lieutenant-gouverneur du Nouveau-Brunswick, participe à un atelier de traduction à la Bibliothèque multiculturelle.

Invitée par la SLL à son café littéraire du 4 novembre, Claire Varin quitte la présidence de la FLDL après plus de quatre années à la tête de l'organisme lancé en 2004. Le nouveau conseil d'administration de la Fondation, élu le 21 août, se compose, outre la présidente sortante, de François Allard, président et ex-directeur du collège Montmorency, Pierre Lapointe, vice-président et directeur général de l'INRS, Raymond Talbot, trésorier, Raymond Monette, secrétaire, Jean-Louis Bédard et, enfin, Jocelyne Guertin, membre du comité exécutif de Ville de Laval.

Et puisque par la jeunesse tout commence... après « Lis avec moi dans la rue » qui a envahi les parcs lavallois tout au long de l'été, le Festival de littérature jeunesse reconduit cet automne « Lis avec moi » :



sous la présidence de la ministre de l'Éducation, du Loisir et du Sport, Michelle Courchesne, se tient une semaine d'activités pour les jeunes, du 12 au 19 octobre, en plus d'un colloque sur le thème « Une image vaut-elle vraiment 1000 mots? »

Nouveau conseil d'administration de la Fondation lavalloise des lettres, de gauche à droite : Raymond Monette, secrétaire, Jocelyne Guertin, membre du comité exécutif de Ville de Laval et présidente du Conseil de la culture, Pierre Lapointe, vice-président, directeur de l'INRS-Institut Armand-Frappier, François Allard, président, ex-directeur du collège Montmorency, Claire Varin, membre de l'UNEQ, Raymond Talbot, trésorier.



Photo : Michelle Coulombe

DES NOUVELLES
DES RÉGIONS

NORD-EST

► Danielle Dubé

Deux événements incontournables, cet automne. D'abord le Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean totalement dédié à la littérature et au livre québécois. Ses prix littéraires, sa soirée-hommage à un écrivain originaire de la région ou y résidant – il y eut ces dernières années Stanley Péan, Hélène Pedneault, Gérard Bouchard et Larry Tremblay –, sa programmation chargée d'entrevues et de tables rondes, ses tournées d'écrivains dans les écoles, les cégeps et à l'université, son concours destiné aux jeunes lecteurs et lectrices, ses trois soirées de poésie et ses multiplesancements.

L'Association professionnelle des écrivains (APESCN) profite de l'occasion pour organiser un brunch suivi d'une assemblée générale annuelle. L'association, qui a doublé récemment le nombre de ses membres, publie sa quatorzième revue de nouvelles *Un lac, un fjord, un fleuve axée*, cette fois, sur le thème « Lettres secrètes ».

Des mets et des mots

À venir également l'activité *Des mets et des mots*, une nouvelle forme de « correspondances » rendues possibles grâce à une association avec *Saguenay en bouffe*. Cet événement festif, qui a cours durant dix jours à la mi-octobre, met en valeur la gastronomie de divers pays

dans quatorze restaurants de Chicoutimi, Jonquièrre et La Baie. Cette année, sept écrivains sont jumelés à un pays-restaurant. Ils offrent leurs textes, des comédiens les lisent à l'heure de l'apéro, de l'entrée ou du dessert. Parmi les pays et auteurs choisis, il y a l'Espagne (Robert Dôle), l'Inde (Charles Sagalane), le Maroc (Gérard Pourcel), la Louisiane (Michaël Lachance), la Grèce (Élisabeth Vonarburg), Cuba (François-Bernard Tremblay) et la Provence (Danielle Dubé et Yvon Paré). Ces correspondances entre écrivains, comédiens, littérature et bouffe – subventionnées par le Conseil des arts de Saguenay – nous semblent fort prometteuses.

Des mots et des sons

Le printemps dernier, André Girard (Saguenay) et André Duhaime (Gatineau), accompagnés du musicien Michel Dubeau, faisaient une incursion au pays du Japon en lisant des extraits de *Marcher le silence* lors d'une de ces belles soirées *Des mots et des sons*. Le 18 septembre, nous avons également l'occasion de présenter notre dernier récit *Le bonheur est dans le fjord*. Un plaisir que de se retrouver à la Maison des écrivains avec Guy-Philippe Wells, cet auteur-compositeur talentueux qui a le sens autant des sons que des mots. Il s'agit d'une occasion qui permet aux voyageurs ou migrants que nous sommes de poursuivre l'invitation au voyage. Peut-on penser à un vaste projet permettant aux événements de mieux circuler dans l'ensemble du Québec, également à l'étranger – comme le font les poètes –, et qui donne des ailes à l'ensemble de notre littérature ?

MAURICIE

► Denys Bergeron

L'exposition *Sur les mots de Félix* est une exposition évolutive. Elle a commencé de belle façon à l'Atelier l'Ermitage de la maison Rodolphe-Duguay de Nicolet et s'est poursuivie au Complexe culturel Félix-Leclerc à La Tuque du 17 juin au 10 août 2008. M^{me} Denise Hubert, une artiste de l'art naïf, œuvre depuis plus de 20 ans dans ce domaine. Elle nous transporte dans un univers où les mots et le pinceau se sont unis pour donner naissance à cette magnifique exposition. M^{me} Hubert rend hommage aux écrits de Félix à travers chacun de ses tableaux. Parfois, une phrase retenue au cours de ses lectures, une strophe d'un poème, une musique l'inspirent. Souvent, elle puise dans ses souvenirs des bribes du passé qu'elle tisse comme une fine dentelle sur sa toile.

Fred, les maisons rouges et les autres.

Quand on pense à la MRC de Maskinongé, viennent rapidement en tête les maisons de briques rouges de Yamachiche et Fred Pellerin. Derrière ces incontournables, se cache un milieu culturel riche et diversifié. Au plan touristique, la région s'est rapidement hissée au rang des attractions à saveur culturelle. Pensons au Baluchon, aux Berges du lac Castor, à la micro-brasserie Nouvelle-France, à Bicolline et aux contes de Fred Pellerin. À partir de l'imaginaire de ce dernier, se sont succédés les spectacles estivaux à guichet fermé à Saint-Élie-de-Caxton, la visite audio-guidée *Fred me raconte* et un film. Une belle façon de vitaliser un village, une région, par la culture.

Promotion de la lecture à la Commission scolaire de l'Énergie.

Le projet de l'école du Lac-à-la-Tortue intitulé *La lecture de la tête aux pieds* décroche le 1^{er} prix de reconnaissance. Par la remise de ce genre de prix, le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport souligne l'action de l'établissement scolaire pour aider les élèves à développer le goût et l'habitude de la lecture. Derrière l'activité existait un réel désir de faire vivre des activités lecturo-motrices aux jeunes. C'est-à-dire ? Assurer la promotion de la lecture et des bienfaits de l'activité physique et, par le fait même, favoriser l'intégration de différentes matières. Exemple : pendant un cours de mathématiques, des histogrammes sont conçus pour faciliter le décompte du temps. L'idée est lancée. On songe à établir des contacts avec des enseignants spécialistes. Les lectures seraient plus variées.

CRISTINA RASCÓN CASTRO

La jeune auteure de 32 ans voyage. Elle voyage pour le travail, mais également pour elle, à la découverte des autres, des images et des ambiances d'ailleurs. Actuellement en résidence à Montréal, Cristina Rascón Castro a été impressionnée devant la grandeur des paysages québécois. C'est lorsqu'elle est allée à Tadoussac qu'elle a constaté combien le Québec est composé de grands espaces. Ce qui l'a troublée : le fleuve. En entrevue, nous rions lorsque Cristina, dans un anglais parfait demandera si le fleuve est salé! « Le fleuve est un nouveau concept pour moi. Ce n'est ni une rivière ni la mer. La nature est très importante pour comprendre qui nous sommes », ajoutera-t-elle.

Pourtant, la jeune auteure a vu du pays. Native de Sonora, un état situé au nord du Mexique et au sud de l'Arizona, Cristina a beaucoup voyagé en traversant l'océan plus d'une fois, de Monterrey, au Mexique à Osaka, au Japon. Elle parle trois langues : l'anglais, l'espagnol et le japonais. Elle est d'ailleurs passionnée par le Japon, par sa culture et par sa littérature. Ses livres parlent principalement de la solitude dans la communication et l'atmosphère du Japon, où elle a vécu pendant cinq années, y obtenant un diplôme d'études asiatiques.

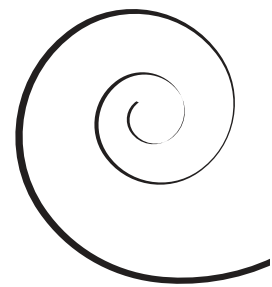


Venue au Québec pour écrire un roman intitulé *Cassandra*, Cristina prend des notes. Elle écrit partout, tout le temps : « Le caractère de mon histoire change

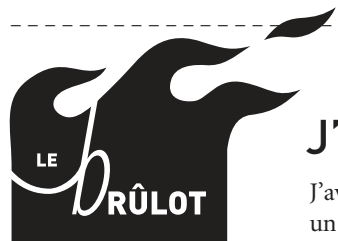
encore. Je ne sais pas tout de mes personnages. Je veux explorer comment l'amour et le pouvoir peuvent devenir confus en amour. » C'est à ce premier roman qu'elle travaille en résidence, entre deux escapades pour visiter le Québec : « C'est difficile d'écrire un roman. C'est très différent de la nouvelle dans la structure et la manière de considérer la création. »

Cristina Rascón Castro est l'auteure de trois livres, dont une anthologie de la littérature de Sonora. Elle a traduit plusieurs auteurs japonais en espagnol et a reçu de nombreux prix nationaux et internationaux pour ses nouvelles et sa poésie. Son prochain livre de nouvelles, édité en septembre, portera sur les femmes vivant dans le désert de Sonora, à la frontière des États-Unis. Elle sera à Montréal jusqu'au 16 octobre.

► Véronique Marcotte



DES NOUVELLES
DES MEMBRES



J'HAÏS FACE DE RAT, MAIS...

J'avais projeté d'écrire un texte sur les stratégies de promotion de la

littérature et sur l'utilité des diverses journées de ceci ou de cela, récurrentes mais éphémères fêtes consensuelles et participatives. Ce sera pour une autre fois... s'il reste des livres à promouvoir.

C'est que les coupes de Harper dans la diffusion de la culture sont venues me déranger (même si mon état de salariée m'a empêchée de manifester avec mes camarades artistes, à 10 h un mercredi matin, mais voilà un autre débat). Nous ne sommes pas tous artistes à temps plein (et fauchés), mais nous avons tous besoin, à un moment ou à un autre, d'un coup de pouce financier. Petite société francophone comptant 800 000 analphabètes dans une mer anglo de plus en plus internationalisée oblige.

Que tel ou tel programme soit de suite coupé ou non, cela m'a refroidie côté demandes de subventions, même si l'UNEQ nous encourage à en présenter pour éviter de faire la preuve par l'absurde de leur insuffisance. Pour éviter le coup de cafard, je me suis précipitée au jardin armée de ma pelle. Mais ce ne sera pas suffisant pour enterrer Harper et ses conservateurs

pure laine qui minoritairement nous dirigent, nous faisant presque regretter les sympathiques *Tories* hérités de nos grands-parents acculturés.

J'ai voté *oui* au référendum de l'UNEQ pour un mandat de promotion et de défense de l'indépendance du Québec. Depuis des années, j'ai tenté de classer au rang d'erreur de jeunesse de notre ami Duceppe son appartenance maoïste qui prônait à contre-courant le mariage et la famille. Après tout, je ne faisais guère mieux, acoquinée avec les rêveurs trotskystes qui à la fois proclamaient et promettaient de reconstruire la Quatrième Internationale, comme s'il s'agissait des mailles d'un tricot.

Dur comme fer, je vote BLOC au Fédéral depuis qu'il existe, après avoir soutenu Chatouille. NPD au pire, selon les années. Il fallait sauver l'honneur. Hé bien ! ce sont les meubles qu'il faut sauver maintenant, et j'ai beau le haïr, je vais piler sur le lys bleu de mon cœur et voter Face de Rat aux élections fédérales. Sinon, nous attendent le chapeau de cow-boy en guise de culture, le créationnisme en guise de science, la prière en guise de réflexion et la soumission à Dieu en guise d'exercice du pouvoir. Et, qui sait, la soutane recyclée en burka.

Une
chronique
de Dominique
Gaucher

Une chronique de Jocelyne Delage

L'AUTRE SOLITUDE

LE CANADA AU PILORI

Des professeurs de sciences politiques américains membres de l'APSA ou *American Political Science Association*¹ sont inquiets. Ils ont peur de tenir leur

prochaine assemblée annuelle au Centre des congrès de Toronto du 3 au 6 septembre 2009, parce qu'ils croient que la liberté d'expression est en danger au Canada².

Ils ont donc signé une protestation qui a été présentée à Boston lors de la 104^e assemblée annuelle de l'APSA qui s'est déroulée du 28 au 31 août 2008. Ils ont aussi fait imprimer des macarons *Toronto 2009, Non!* (écrit en français pour adopter la voix des Québécois nationalistes qui ont dit « Non! » au Canada, explique Bradley Watson, le porte-parole des signataires) qu'ils ont distribués à Boston.

On peut lire dans leur pétition : que l'APSA a pris l'engagement de « promouvoir la recherche et la communication savantes au niveau national et international ; [...] de défendre la légitimité de la recherche savante relative à la politique et au gouvernement ; [...] d'encourager l'application de normes éthiques et intellectuelles rigoureuses dans la profession ; [et] de servir le public, incluant la dissémination de la recherche et la préparation des citoyens à être des citoyens et des participants politiques efficaces ».

Comme le précise James C. Stoner, du Département de Science politique de l'Université d'État de la Louisiane, notre pétition n'est pas une demande de boycottage de la rencontre de Toronto, mais bien une demande à l'APSA de prendre conscience de la situation au Canada en ce moment et de chercher à obtenir des autorités locales l'assurance de ne pas être privés de libertés de parole et d'enseignement. Il dit ne pas avoir encore reçu une réponse formelle à la pétition, mais spécifie que le Conseil en a discuté pendant une heure à Boston.

Pour sa part, Bradley Watson, professeur de Pensée politique américaine et occidentale au Collège Saint-Vincent en Pennsylvanie, mentionne : « Nous croyons que la plupart des Américains – même les membres de l'APSA – n'ont aucune idée de la précarité des droits à la liberté d'expression et de conscience au Canada. » Il signale : « Nous demandons à l'APSA d'être fidèle à ses règlements qui protègent la liberté d'enseignement. » Les 76 signataires, en date du 4 septembre, sont des membres éminents de l'APSA, dont Harvey C. Mansfield, professeur à Harvard et Robert P. George, professeur à Princeton.

1. Association américaine de science politique, se composant de politistes américains et canadiens. Fondée en 1903, elle est le plus vieil organisme d'étude de science politique au monde. Elle sert 15 000 membres répartis dans 80 pays.

2. Ce sont les décisions de certaines commissions de droits de la personne ayant enquêté sur les magazines *Maclean's* et *Western Standard* qui ont entraîné cette prise de position. Les politistes ne veulent pas être poursuivis par l'ordre établi juridique s'ils traitent de sujets comme l'homosexualité, le mariage de même sexe ou la menace islamique à la civilisation occidentale.

Derrière tout auteur, il y a un réviseur. Ex-professeur de français, ex-consultant en francisation à l'OQLF, je puis réviser vos textes, améliorer vos phrases à un tarif raisonnable. Raymond Paradis : 450 672-4893, ciel32@gmail.com.

Résidence d'écriture/bord de mer/site naturel d'exception Île du Havre-aux-maisons/Tarifs pour membres UNEQ (du 1^{er} oct au 31 mai) 500 \$ (1^{re} semaine) 250 \$ (semaines suivantes)/Photos et infos : www.aupieddelabutteronde.com. De votre collègue cinéaste, Nicole Gravel : 514 279-9165.

Séjour à Montréal : Appartement neuf à louer pour court séjour (1 semaine à 3 mois) Tout est fourni : climatisation, Internet haute-vitesse, draps et serviettes, câble-télé, téléphone, foyer, etc. À deux pas du centre-ville. Secteur tranquille. Rue Saint-Denis près des Carmélites 500 \$ / semaine. Louis-Philippe Hébert : 514 886-8102.

Un roman à terminer ? Bord de mer à louer à Terre-Neuve. Possibilité de services inclus : transport local, entretien ménager, lavage, repas. Dominique Gaucher : 450 682-9871, dodogaucher@yahoo.ca.

Services de rédaction, correction, saisie, relecture de textes, CV et manuscrits. Auteure, écrira également votre biographie. Travail impeccable, rapide et prix abordable. Aussi 58 cours par correspondance ou Internet. Michèle V. Chatellier : 04 93 93 06 47 ou site Internet : www.vanachatou.com.

Recherche traducteur ou traductrice, du français à l'anglais, pour œuvre littéraire. Marché américain. 514 256-2574 ou 9janus7@videotron.ca.

Musicien de carrière, 30 ans d'expérience, membre : SOCAN, ACQ, DAM, UNEQ offre cours de piano et de guitare – personnalisés, réguliers ou occasionnels – à votre domicile. Montréal seulement et en périphérie du métro. Jean-Marc Tardif : 514 321-7523, jean-marctardif9@hotmail.com.

J'offre un gîte campagnard, situé à Oka, à tout écrivain qui désire venir se reposer, corriger un manuscrit, s'inspirer pour écrire. Seulement pour membre de l'UNEQ : Fin de semaine : 100 \$. Semaine : 300 \$. Francine Allard : 450 479-8156.

Charlevoix : maison en altitude aux fenêtres immenses. Point de vue de 50 km sur le fleuve. De novembre à avril : 800 \$ / mois. Accès fleuve et montagne. Robert : 418 434-2435.

Offre de service comme correcteur-réviseur. Contactez Lucie au 450 691-5891 ou par courriel : rllussier@sympatico.ca.

La Plume rousse : service d'animation scolaire, de révision, de rédaction, cours de français et d'informatique. Services offerts par Danielle Malenfant, membre de l'UNEQ et de l'AEQJ. Plusieurs années d'expérience en alphabétisation, en francisation, en informatique, en animation, en rédaction et en révision.

Recherche collaborateur, écrivain de métier, pour projets d'écriture audacieux : genre autobiographique, récit de vie ; essai sur phénomène d'entendre des voix, analyse sémiotique ; fiction qui reprend la genèse des phénomènes psychosociaux, enquêtes sur les faits qui ont conduit au développement d'un scam psychologique. Richard Laforest : ltv888lv@yahoo.ca.

Petites annonces

SONIA COTTEN INTERVIEWE FERNAND BELLEHUMEUR



S.C. Ton quatrième livre raconte le témoignage de Wilbrod Boisvert qui, de sa cellule, écrit au juge pour justifier le meurtre de son voisin. Comment ce choix de sujet s'est-il présenté à toi ?

F.B. Dans le vie, on agit souvent pour se faire aimer ou admirer. Pourtant, on a tous connu des gens qui semblent s'ingénier et réus-

sir à se faire détester. C'est le point de départ de ce roman. J'ai voulu essayer de comprendre, en donnant la parole au vieux Wilbrod. On voit bien que le personnage est passablement mêlé. C'est un problème mental du genre paranoïa. Il interprète tous les gestes des autres comme des attaques à sa propriété et donc à lui-même. Sa logique est implacable. Il est conséquent avec son esprit dérangé et devient intraitable. Obsédé jusqu'à se rendre malade. J'ai connu des gens qu'il aurait fallu aider autrement qu'en les affrontant.

S.C. Qu'est-ce qu'apporte le genre épistolaire au roman ?

F.B. Quand on écrit une lettre, c'est direct, c'est instantané, c'est personnel. Je voulais que le vieux se livre lui-même, sans intermédiaire. Je voulais qu'il s'explique sans détour.

S.C. On termine le livre en ayant de la compassion pour Wilbrod Boisvert, même s'il a tué quelqu'un. Comment expliques-tu ça ?

F.B. J'avais envie de faire un vieux malcommode sympa. À la limite, un meurtrier qu'on finit par comprendre dans sa déviance. La paranoïa peut mener à l'homicide quand l'individu s'y croit acculé. Quand il pense que c'est pour lui la meilleure solution. Son séjour à la prison l'enferme davantage en lui-même. Il est peu à peu pris en souricière et le suicide est le seul geste possible, croit-il, pour sortir du gouffre où il se trouve. Ma mère a connu un problème temporaire semblable. Elle est entrée en profonde dépression. Quand elle en est sortie, elle m'a avoué que si elle n'avait pas été catholique, elle se serait suicidée. Elle a ensuite connu trente belles années. Quand elle risquait de déraper, elle m'appelait à son secours et tout se réglait facilement.

S.C. Où va t'amener *Le vieux qui pissait partout* dans la prochaine année ?

F.B. J'ai encore un sujet qui me titille, qui m'interroge. Comment expliquer l'acharnement à vivre chez quelqu'un qui pourtant n'obtient pas de la vie ce qu'il en attend ? J'y suis plongé à fond.

... QUI INTERVIEWE ÉLIZABETH CARLE



Photo : Nancy Lemieux

F.B. Tu viens de publier un recueil de nouvelles, *La Toile blanche*. C'est ta première publication. Qu'est-ce qui t'a amenée là ?

É.C. Un beau mélange de rêve, de volonté et de chance. Je suis avant tout lectrice, grandeoureuse de la langue française et de sa littérature, une cause et un loisir captivants !

J'ai découvert le plaisir d'écrire au fil des ans grâce à une passion qui m'a toujours animée : la correspondance. En octobre 2002, j'ai reçu à Vitry, en France, le *Prix de la Correspondance Les Sévignales*, catégorie « Lettres du passé », et cet élan m'a fait faire le saut dans la fiction. Je lisais alors beaucoup de nouvelles, j'aimais le genre, la variété de lectures brèves et souvent amusantes qu'il offrait. C'est ainsi que j'ai commencé à écrire des nouvelles. Un heureux départ qui m'a fait remporter en mai 2003 le *Prix littéraire de l'Abitibi-Témiscamingue*. D'autres concours m'ont par la suite conduite vers mes

premières publications en revue au Québec et en France, notamment en novembre 2006, alors que sept de mes nouvelles ont été finalistes au *Prix de la Nouvelle de la ville d'Angers*. Le rêve d'un recueil édité m'est venu tout naturellement et c'est avec beaucoup de bonheur que j'ai lancé *La Toile blanche* aux Éditions Vents d'Ouest en mai dernier.

F.B. Plusieurs nouvelles parlent du froid, et il y fait bon. Quel est ton rapport à l'hiver ?

É.C. C'est tout simplement ma saison préférée. J'aime le froid, la neige, les ciels d'hiver. J'aime peler ! Je pratique la marche en raquettes depuis plus de trente ans et suis toujours aussi émerveillée de découvrir des paysages époustouffants de blancheur, de « marcher sur les eaux », de déambuler en toute liberté sans crainte des ours... Et, à tort ou à raison, j'éprouve le besoin de communiquer cet amour, de soigner la réputation de cette saison trop souvent mal aimée, en plein pays nordique. Par ailleurs, côté écriture, je trouve l'hiver très inspirant.

F.B. Ton recueil a été très bien accueilli. Est-ce que tu vas continuer dans la nouvelle ?

É.C. Oui, mais pas dans les mois à venir, bien que je note régulièrement des idées de nouvelles. Je travaille présentement à l'écriture de mon premier

Une collaboration de Donald Alarie

Quand on m'a demandé un texte pour la rubrique « Écrire sous influences », j'ai tout de suite accepté, mais je savais que cela n'irait pas de soi. Même si j'ai publié une vingtaine de volumes depuis trente ans, je me considère avant tout comme un lecteur. Je me demande même ce que serait devenue ma vie si je n'avais pas eu ces centaines d'auteurs qui m'ont accompagné au fil des ans, comme des êtres chers. Dans un tel contexte, n'en retenir que deux devient l'occasion d'une véritable torture...

C'est vers l'âge de dix-sept ans que j'ai lu pour la première fois *La Confusion des sentiments*, de Stefan Zweig. J'y suis revenu plusieurs fois depuis. Mais c'est évidemment ma première lecture qui a été la plus importante, à cette époque où j'étais encore disponible à toutes les influences. C'est là un roman sur l'éveil à la vie intellectuelle, sur la découverte de la littérature. C'est également un texte sur l'univers trouble des émotions. Comme le personnage principal, j'ai découvert à cette occasion « une nouvelle passion qui m'est restée fidèle jusqu'à aujourd'hui : le désir de jouir de toutes les choses de la terre par

(...) que serait devenue ma vie si je n'avais pas eu ces centaines d'auteurs qui m'ont accompagné au fil des ans...

le truchement de l'âme des mots ». J'ai aussi alors eu l'impression, comme lui, d'apercevoir pour la première fois de ma vie « les profondeurs inconcevables du sentiment humain ».

Je me souviens que c'est un peu vers le même âge que j'ai lu, à la suggestion d'un ami, *Regards et Jeux dans l'espace*, de Saint-Denys Garneau. Le choc a été aussi fort. Je découvrais ce qu'était le vers libre et que la poésie continuait d'exister en l'absence de la rime. Je réalisais que la poésie pouvait être d'une grande densité malgré une apparente simplicité dans le choix des mots. Un texte en particulier me remplit alors de bonheur : « Le jeu. » Poème sur l'enfance et sur la création, texte qui pourrait sûrement servir d'introduction dans tous les ateliers d'écriture. « Voilà ma boîte à jouets / Pleine de mots pour faire de merveilleux enlacements / Les allier séparer marier... »

Après la lecture de ces deux œuvres, très différentes l'une de l'autre, je savais que la littérature occuperait une place de choix dans ma vie. Et me vint alors à l'esprit que je pourrais peut-être un jour, très humblement, tenter de faire ma part dans le grand plaisir de la lecture...

SUITE DE LA PAGE 14

roman. Une autre expérience, à laquelle j'ai l'intention de me consacrer entièrement pendant la prochaine année. Attention : si la nouvelle m'a permis d'explorer la prose au compte-gouttes jusqu'à présent, je ne la considère pas comme une étape d'écriture en attendant le roman, loin de là. C'est un genre rempli de défis, que je chéris tout autant que le roman ou la correspondance. J'y reviendrai, c'est sûr, par pur plaisir. Et personnellement j'aime bien lire des nouvelles et des romans d'un même auteur.

F.B. Pourquoi passer au roman ?

É.C. Je ne passe pas « au roman » ; je passe « à un roman », parce que c'est un projet que je porte depuis longtemps. Je ne me demande jamais quoi écrire : j'écris à partir d'idées qui jaillissent en moi et cherchent à éclore. Cette idée de roman n'a cessé de germer ces dernières années et s'impose aujourd'hui à moi avec beaucoup d'énergie, viscéralement. Si j'ai écarté ce projet à plusieurs reprises faute de temps, une bourse du Conseil des Arts et des Lettres du Québec me permet maintenant de vivre la double expérience du roman et de l'écriture à temps plein. Je suis ravie. Pour la suite des choses, on verra ; l'écriture se vit au présent.

Du speed dating littéraire

La bibliothèque du Mile-End, à Montréal, a mis en place une activité qui aura lieu tous les derniers mardis du mois, à 19 h, à partir du 30 septembre, et qui permet aux amoureux de la littérature de se rencontrer et, qui sait, de devenir amoureux tout court. D'abord, les participants sont séparés en deux groupes : ceux qui sont assis et ceux qui font la rotation des tables, puis ce sont les face-à-face rapides, dix minutes, sur des thèmes proposés par les animateurs de la bibliothèque. Lorsque la glace a été brisée, le groupe se reforme et les gens discutent librement avec ceux avec qui ils ont découvert des affinités.

Info : Marie-Christine Lavallée

514 872-9703

ENFANTS CHERCHENT AUTEURS... — SUITE DE LA PAGE 1

du contact avec la salle. L'auteur reçoit donc une réponse directe à son texte. C'est clair et vrai. Exigeant aussi, sans doute, mais le plaisir de captiver son auditoire est d'autant plus grand. En même temps, ce sont des spectateurs ouverts, prêts à toutes les innovations. À leur âge, ils n'ont pas encore fait de choix esthétiques et n'ont pas, non plus, de préférences quant aux sujets abordés. »

Évidemment, il faut avoir, au départ, un rapport à l'enfance qui donne envie de s'adresser aux jeunes (et ne pas souffrir du préjugé qui veut que les auteurs jeunesse ne fassent pas de la « vraie » littérature). On ne sera donc pas étonné d'apprendre que les premiers auteurs de théâtre jeune public étaient des femmes. Des noms comme celui de Jasmine Dubé, du Théâtre Bouches Décousues, et de Suzanne Lebeau, du Carrousel, sont connus non seulement au Québec mais aussi à l'étranger, dans des pays où les enfants ont le bonheur d'avoir accès à un théâtre fait pour eux : la France, la Belgique, la Suisse et l'Italie, par exemple. Mais les hommes aussi s'intéressent au genre. À preuve : les lauréats des cinq premières éditions du concours *Le théâtre jeune public et la relève* ont été des hommes.



Les Québécois parmi les meilleurs

Écrire pour des jeunes publics attire donc de plus en plus de jeunes auteurs dramatiques. Pour quelle raison ? « Parce que tout est à faire, tout est à écrire, explique Alain Grégoire. Les pièces sont des œuvres de création. Le répertoire de théâtre jeune public est, en effet, extrêmement jeune parce qu'on on est en train de le constituer. »

Et où se situe le Québec parmi les pays innovateurs dans le domaine ? « Parmi les meilleurs, assure Alain Grégoire. Ce n'est pas pour rien que la Maison-Théâtre en est à sa 25^e saison. Nous regroupons aujourd'hui 25 compagnies de théâtre. On nous propose chaque année une soixantaine de spectacles, provenant ou non de ces compagnies, mais dont la plupart ont été écrits par des auteurs d'ici. C'est dire à quel point la production québécoise est diversifiée. Un comité artistique formé de quatre compagnies membres et de la direction générale choisit les 12 pièces qui seront présentées durant la saison. Même s'il peut y avoir une déception à ne pas être sélectionné, les compagnies sont conscientes que les gains des uns rejaillissent sur tous.

« Une des particularités de l'écriture pour jeune public, c'est que l'auteur travaille dans des conditions favorables à sa création. Il a le temps de peaufiner son spectacle. D'ailleurs, c'est aussi intéressant du côté des redevances, car bien que les cachets de droits d'auteur soient inférieurs à ceux que touchent les écrivains de théâtre pour adultes, ils peuvent être plus

importants en bout de ligne parce qu'une œuvre qui rencontre son public est jouée plus longtemps. Les pièces font aussi partie d'un répertoire mondial de théâtre jeune public, ce qui permet aux auteurs de voir leurs œuvres produites dans plusieurs pays européens.

La Maison-Théâtre : unique au monde

« Il n'y a qu'au Québec qu'il existe une salle spécialisée en théâtre pour enfants et adolescents. Elle a été aménagée en fonction de notre public : par exemple, la pente de la salle a été conçue de manière à ce qu'aucun enfant ne soit caché par un adulte. Les normes de construction ont aussi été adaptées : il y a une plus grande distance entre les rangées que dans une salle ordinaire. Cela permet à un enfant de sortir sans que tous les autres aient à se lever. L'aire d'attente comporte aussi un espace où les enfants peuvent lire des albums, des romans ou des livres thématiques. »

« Avec les années, nous avons développé des rapports étroits avec nos publics, entre autres avec le public scolaire. *Info-théâtre*, par exemple, est un service de soutien pédagogique qui aide les enseignants à choisir le spectacle qui convient le mieux à leurs élèves. Nous proposons également une gamme d'activités d'animation théâtrale destinées aux enfants comme aux adultes : rencontres avec les artistes, parcours du spectateur, ateliers parent-enfant. Et parce qu'elle croit que le théâtre est un élément essentiel au développement des enfants, la Maison-Théâtre a aussi mis en œuvre des programmes d'accessibilité grâce auxquels des milliers d'enfants, provenant de différents milieux socioculturels, assistent à des spectacles et participent, eux aussi, à des activités d'animation. Résultat, nous accueillons entre 65 000 et 80 000 spectateurs, en famille ou en groupes scolaires et préscolaires, aux quelque 300 représentations données chaque saison. »

Intéressés ? Les 24, 25 et 26 novembre prochain, en partenariat avec le CEAD, la Maison-Théâtre propose, dans le cadre de l'activité *Paroles croisées*, lectures publiques, débats et tables rondes auxquels sont invités à participer spectateurs, auteurs, professeurs et professionnels de la pratique théâtrale afin d'alimenter la réflexion autour du théâtre pour adolescents. Les tables rondes portant sur l'écriture dramatique et sur l'écriture théâtrale ou scénique auront lieu en après-midi, le 25 novembre.

► Danièle Simpson

